

COMMENT LES HOMMES D'IMERINA
METTENT LEURS FILS AU MONDE

Par Louis MOLET

Directeur de Recherches à l'ORSTOM

Comme le dit en substance l'un de mes maîtres, l'ethnologue ne doit pas se contenter de décrire des coutumes exotiques mais en donner l'explication et, surtout, découvrir et exposer la signification profonde, voire inconsciente, que ces coutumes ont pour la société considérée. Alors, probablement, leur portée plus générale et valable pour de larges fractions de l'humanité, pourra apparaître.

C'est le but que je m'étais assigné en étudiant le rituel malgache, plus exactement mérina, ancien, de la circoncision, décrit en détail par toute une série d'auteurs européens : SIBREE, ELLIS, les GRANDIDIER, le P. CAMBOUE, le pasteur MONDAIN, et, méritant une mention spéciale, une remarquable thèse de III^e cycle à Strasbourg de Jean FOLTZ en 1965. Les sources essentielles restent cependant les textes malgaches :

Mais il est évident qu'à Madagascar, comme dans le reste du monde, ce sont quand même les femmes qui conservent le magnifique et douloureux privilège de donner naissance aux bébés, ce qui comporte assez de risques pour que ce soit comparé à « partir en guerre, *miantafika* ».

La femme mérina a, depuis le début de sa grossesse, observé un grand nombre d'obligations de toutes sortes : alimentaires, vestimentaires, et autres. Le moment venu, assistée d'une matrone, cette femme, après la perte des eaux, s'agenouille, assise sur un talon, et, dans cette position, accouche plus ou moins rapidement de son bébé. Pour que tout se passe bien, il faut silence et recueillement dans la pièce elle-même et aussi dans la maison. Toutes les femmes de la famille peuvent être présentes mais doivent se taire. Les hommes, par contre, sont exclus et attendent dehors, ayant desserré leurs ceintures et déboutonné leurs vêtements par sympathie pour la parturiente.

Quand l'enfant est né, et normalement il s'est présenté par la tête, on rabat le cordon vers les genoux pliés, premier lien, puis vers le sternum, deuxième lien, et l'on tranche entre les deux liens, avec un couteau (*kiso*) qui, au temps des ancêtres, était un éclat tranchant de bambou. La sage-femme prononce sur le nouveau-né une sorte de bénédiction. Il est ensuite doucement frotté à l'eau tiède, enduit de graisse et langé sommairement.

Puis le lit est transformé en une sorte d'alcôve, un *Komby*, clos de nattes sur trois côtés, muni d'un plafond et, tout près, on entretient un feu très chaud, sans flamme. La mère et son bébé restent confinés là huit jours, à suer et à suffoquer dans une maison vouée au silence et à l'immobilité. C'est ce qu'on exprime en disant de la nouvelle accouchée qu'elle est *mpifana*, du radical *fana*, chaleur. Au bout de cette longue semaine d'obscurité, de retraite, la mère fait sa première sortie avec son bébé dans les bras, à petits pas, et va jusqu'à la porte du village, puis rentre dans sa maison après en avoir fait plusieurs fois le tour. On abat alors le *komby* et elle reprend ses occupations normales.

En fait, son bébé nouveau-né n'est encore que de l'eau « *rano* », qu'une « chose », *zavatra* » à laquelle on ne donne pas de nom, qu'on « jetterait » sans cérémonie si sa vie encore vacillante venait à la quitter, c'est-à-dire qu'il serait inhumé n'importe où et non dans le tombeau de famille.

Pour que cette « chose » devienne un être humain, il faut qu'elle subisse, quand le bébé a dépassé trois (ou cinq) mois, sa première coupe de cheveux, « *ala volon-jaza* » que je résume : On prépare un grand repas où l'on invite toute la parenté. Au jour dit, en grande cérémonie, on coupe au bébé quelques

cheveux sur le côté droit et ces cheveux sont éparpillés sur du riz cuit étalé au van. A un signal, les femmes qui désirent un enfant se ruent sur ce riz et le mangent à pleines mains, ayant l'espoir que cette nourriture leur permettra de devenir enceintes (ce qui rejoint mes propos du début). C'est à l'occasion de cette coupe de cheveux que le bébé reçoit pour la première fois un autre aliment que du lait de femme : sa mère lui met dans la bouche ses premières nourritures cuites : une cuillerée d'une bouillie préalablement mâchée de riz, de sonjes, de graisse de bosse de zébu, de poisson sec et de miel. C'est aussi à cette occasion que le bébé reçoit son nom personnel.

Pour les filles, tout s'arrête là et elles sont désormais intégrées dans l'humanité.

Pour les garçons, il leur reste, pour être considérés comme des *lahy*, des mâles, à subir l'épreuve de la circoncision avec laquelle nous arrivons maintenant au vif de notre sujet et je m'excuse de cette trop longue introduction qui n'était pas inutile.

Il est certain que le rituel mérina classique de la circoncision, long, compliqué, touffu, s'est, de nos jours, beaucoup simplifié comme je l'ai constaté lors de mon dernier séjour à la capitale et comme pourront nous le dire nos amis malgaches présents. Mais pour l'expliquer et en donner la signification radicale et pleinement humaine, il faut repartir du cérémonial décrit dans les sources que j'ai citées, complétées les unes par les autres.

fête. Non loin, on organisait une *trano-lahy*, une « maison mâle », strictement réservée aux hommes qui, uniquement pour cette occasion, pilaient le riz, puisaient l'eau, fendaient le bois, faisaient la cuisine et nourrissaient les garçonnetts devant être opérés. Normalement, ne pouvaient y entrer que les hommes cessant tout rapport sexuel avec les femmes, une huitaine de jours avant la date fixée, les pères des garçonnetts en particulier.

Autre fait notable : les pères et les mères cessaient de se saluer et les pères ne saluaient plus leurs beaux-parents, ce qui est vraiment contraire à l'étiquette courante.

En dehors de ces abstentions, on coiffait les pères et les mères d'une façon spéciale (*vaky volo*) : on leur faisait trois raies sur la tête qui partageaient les cheveux en mèches, tressées, allongées de raphia teint, mais la coiffure des hommes était inverse de celle des femmes, raie frontale pour les hommes, raie occipitale pour les femmes. Tout le monde portait ses plus beaux vêtements et les pères portaient des *betaly*, sortes de gibernes jumelles serrées sur la poitrine. Ainsi parés, les participants chantaient et dansaient au son de nombreux instruments de musique, *valiha* (cithares sur bambou), Flûtes, tambours.

De leur côté, des jeunes gens (2 fois 7) ayant leurs pères et mères vivants s'en allaient préparer des accessoires indispensables : unealebasse, gourde à double renflement dite *voatavo arivolahy*, du chiendent en longues tiges pour en faire trois coussinets autour de la gourde, de l'écorce de *somangana* pour en faire une résille qui empêche les coussinets de tomber, une chaînette d'argent à fixer après le coussinet du haut.

Cettealebasse était portée, avec le matériel énuméré, au seigneur du lieu, représentant le prince, pour qu'il la munisse de son filet et qu'il lui fasse une embouchure, en trois coups (ni plus ni moins) de fer de sagaie. La petite troupe comprenait au moins un homme déguisé, disons habillé, en guerrier qui part en campagne avec toutes ses armes et qui faisait une démonstration de son agilité devant le seigneur. Puis laalebasse, ornée et percée, était placée sur la tête du « guerrier » d'une façon très particulière : cette gourde *vide* était soulevée comme si elle était extrêmement lourde, d'abord jusqu'à ses genoux, et toute l'assistance poussait des cris d'encouragement, puis jusqu'à ses épaules avec de nouveaux cris, enfin posée sur la tête de l'homme agenouillé qui pouvait alors à son tour y mettre les mains et, tenant bien la chaînette pour qu'elle ne tombe pas, se mettait à danser aux acclamations de l'assistance. Ensuite la troupe — j'abrège — allait en courant remplir cette

gourde dans un lac considéré comme sacré, dont le prototype, d'après les *Tantara*, était Amparihimasina, non loin de Tananarive, lac où fut immergé au milieu du xvi^e siècle entre deux pirogues, le corps de la reine Rangita, fille de Rahozy et mère du roi Andriamanelo. Pour la remplir, pendant qu'une partie de l'escorte chantait et que les autres jeunes gens « faisaient l'homme, *nandahilahy* », le « guerrier » la plongeait à la verticale par trois fois pour que l'eau y pénètre mais il n'était pas indispensable qu'elle fût pleine.

Pendant le retour au village, la troupe chantait « *e rano masina, rano manoro e!* » et au passage se munissait d'un tronc de bananier, de cannes à sucre et d'autres grandes graminées : *fantaka* et *bararata*, sortes de roseaux.

Là ou le lendemain, pouvait se placer la scène très spectaculaire, vaste mouvement d'ensemble, danse ou marche syncopée appelée « *soratra*, dessin ». Cette danse aurait été inventée, dit-on, par Andriantompokoindrindra et adoptée également par la Famille royale. Quand elle se faisait sur la grande place d'Imahamasina à Tananarive, elle mettait sûrement plus d'un millier de gens en mouvement en même temps, marchant sur quatre rangées parallèles selon des lignes sinueuses, avançant et remuant les bras en cadence. A l'arrivée au bout des lignes, les danseurs remettaient au souverain une piastre entière. Cette danse pouvait durer toute la journée.

A la nuit tombée, on débarrassait le *lapa* de son foyer (*mandrava-trano*) et l'on dressait dans le coin des prières, au N.-E., le luminaire : « tronc » du bananier dressé supportant une assiette dans laquelle brûlait une mèche donnant une flamme éclairante. On égorgeait aussi un mouton dit « *taha zaza*, compensation de l'enfant », abandonné à l'assistance qui se le partageait à mains nues en l'écartelant, c'est-à-dire sans utiliser d'instruments tranchants.

On mesurait aussi les enfants à opérer (*oha-jaza*). Avec un roseau, on les mesurait par trois fois : aux genoux, aux épaules, en faisant avec le couteau trempé dans le sang du mouton des marques sur la tige, puis on mesurait la stature entière et un homme fort et habile devait, d'un seul coup de couteau, trancher au bon endroit la partie du roseau en trop.

Puis, autour du van, sept ou deux fois sept personnes s'installaient et, tenant des tiges d'herbe dure passées dans les maillons de la chaînette, détachée de la gourde et trempant dans l'eau sainte, *rano masina*, additionnée de miel, la soulevaient en cadence en répondant *Andria* aux litanies récitées par un meneur de chœur qui commençait son rôle en poussant un grand cri « *Hadridridridry* ». Ces litanies, reprises deux ou trois

fois, duraiient une bonne partie de la nuit et l'on y vantait les qualités souhaitées du garçon, son troupeau, son riz, sa maison, etc.

Enfin, au petit jour, venait le grand moment. Les bambins à qui on n'avait surtout rien dit de ce qui les attendait et qu'on avait choyés les jours précédents, étaient saisis et portés un par un. Leur père, assis sur un mortier renversé placé sur le seuil du *lapa*, le recevait et le maintenait solidement. Le circonciseur approchait et, d'un coup sec, tranchait le prépuce. Cri du garçon, acclamation de l'assistance qui regardait. On renversait sur la blessure une calebasse d'eau froide puisée en pleine nuit dans le courant rapide d'un cours d'eau, et le prépuce était avalé, entre deux morceaux de banane, par un oncle maternel.

C'est fini, les garçons sont des hommes !

On voit combien ce rituel est compliqué, touffu et pourquoi, généralement, les auteurs en restent là. Pour l'expliquer, il faut, à mon sens, bien connaître tout ce que j'ai, très brièvement, décrit au début concernant la naissance qui se fait en deux temps, l'accouchement et la coupe des cheveux. En effet, symboliquement et de façon allusive, voilée, tout ce rituel reprend à sa façon tout le déroulement de la mise au monde. *La circoncision méridionale est un accouchement symbolique*. Tout le montre à qui l'a compris. Comme dans ces images-devinettes où, dans le fouillis des lignes un personnage est caché qu'il faut découvrir. Quand on l'a vu, impossible de ne plus le voir. Mais ici, il faut sans cesse retourner l'image.

J'ai trop peu de temps pour exposer en détail ma démonstration et je ne ferai que souligner quelques détails révélateurs : le circonciseur se dit « *rain-jaza*, père d'enfants », comme la matrone se dit « *renin-jaza*, mère d'enfants ». On utilisait dans les deux cas le même couteau *kiso*, fait d'un éclat tranchant de bambou ; la circoncision se dit souvent, par euphémisme, *fandidiam-poitra*, action de couper le cordon ombilical, etc. Tout cela est évident et connu depuis longtemps mais reste exotérique. Le symbolisme va beaucoup plus loin : la *rano masina*, c'est le liquide amniotique ; la calebasse, sa résille et sa chaînette, c'est le fœtus, ses membranes et son cordon dont la femme gravide, si je peux oser ce mot (*mavesatra* en malgache), se débarrasse elle-même avec de grands efforts, la tête du bébé se montre, puis est dégagée, enfin le corps suit, et la parturiente, *mpiantafika*, celle qui affronte ce combat est figurée par le « guerrier » qui reçoit en trois étapes son fardeau léger, vide, qu'il faut remplir.

Le roseau qui sert à mesurer l'enfant, c'est le cordon ombilical, plié vers le bas, lié, puis plié vers le haut, lié et tranché avec un couteau sanglant.

Et de même que les cheveux du bébé lors de la première coupe étaient mastiqués à pleine bouche avec de la nourriture cuite par de nombreuses femmes non désignées, le prépuce est excisé par un homme désigné spécialement pour la circonstance.

le début de son règne, répéta fréquemment : « *Lahy aho*, je suis mâle ». Et la position des femmes à Madagascar, surtout en Imerina, n'est pas celle d'une classe opprimée qui ne peut s'exprimer..

Il est certain qu'avec une meilleure connaissance du rôle essentiel de l'homme dans la conception (qui reste encore dans bien des populations un acte de foi tel qu'il faut probablement des siècles ou une véritable mutation psychologique pour en acquérir la certitude), la circoncision perd son sens, son importance, sa valeur psychologique, si elle n'est pas relayée par d'autres motifs surnaturels. De ce fait, le rituel s'appauvrit, se détériore, et de même que les accouchements, en Imerina, se font de plus en plus dans les formations hospitalières, les circoncisions se font aussi de plus en plus, sans aucun cérémonial, dans des conditions aseptiques, par les soins d'un médecin.

FRANCE-EURAFRIQUE

Revue mensuelle d'études et de reportages à la rédaction de laquelle participent des journalistes européens, africains et maghrébins.

France, Eurafrique et Madagascar : un an 50 francs

Etranger : — 60 francs

(expédition par avion en sus)

9, Rue Bourdaloue — Paris 9^e

526-54-30